

La Machine Infernale

BARBARA WAHL

Professeur de Langue française
au Lycée Classique d'Aoste.

*Faire du théâtre à l'école
a permis aux élèves
de la 2^{ème} classe
du Lycée classique d'Aoste
de vivre un moment
tout à fait particulier.
Ils ont eu le courage
de s'exposer en première
personne, et pas seulement
sur la scène, et à la fin
ils ont réussi : ils ont constitué
un véritable "groupe-classe".*



Un jour en classe, un jour comme beaucoup d'autres. Lecture de pièces de théâtre aux heures un peu *difficiles* (les fins de matinée ou les fins de semaine...).

Lecture souvent ânonnée, comme nos élèves nous y ont habitué : il ne faut surtout pas lire avec l'intonation ou même avec une prononciation bien contrôlée, cela ferait rire les camarades...

Et puis une proposition inattendue, un autre jour, d'une élève :

"Et si on jouait la pièce?"

Comme réponse, mille avertissements préalables de ma part, à la fois motivée (de l'enthousiasme de la part des élèves !) et inquiète (qu' est-ce-que cela pourrait bien donner ?...) : «...*Attention, vous savez, jouer une pièce, en fait, c'est très prenant*» et je pars sur mon topo habituel qui illustre les après-midi à prévoir, l'impossibilité d'empiéter sur les heures du matin à cause des impératives priorités du programme, etc... Rien ne semble décourager les élèves. C'est parti.

La pièce choisie cette année-là (1997/1998) était *La Leçon* d'Eugène Ionesco que nous avions déjà travaillée en classe.

Elle était courte, se prêtait à un registre comique assez proche de l'esprit des élèves et était facile à fragmenter en saynètes.

C'est ainsi qu'est née une première expérience théâtrale avec cette classe qui a joué la pièce de Ionesco en mars 1998, les élèves s'occupant eux-mêmes de toute la mise en scène, s'organisant pour les costumes, les musiques, inventant leurs jeux de scène et prenant en charge le décor (un peu maigre, avouons-le...).

Spectacle réussi, à l'étonnement général - y compris le mien...

Fin de la première partie.

Rentrée scolaire 1998 : nouvel épisode ; cette fois-ci, des propositions de troupes théâtrales, de mises en scène pour classes entières, de spectacles à voir ou à monter *pleuvent* dans les écoles. La classe, interpellée, se déclare prête à jouer - je crois que le désir était resté - moi, je suis curieuse de voir quels pourraient être les résultats d'un spectacle monté par un *vrai* metteur en scène (*Guido Lamberti* qui, très vite, se met au diapason des élèves), dans un vrai théâtre, avec des loges, pour que les élèves vivent un moment un peu particulier, comme le travail qu'ils sont en train de faire et qui les engage d'une manière différente du travail scolaire, d'une manière plus responsable, plus risquée, puisqu'ils s'exposent, et d'une manière plus adulte, puisqu'ils décident.

Choses qu'ils savent faire à merveille quand ils en ont l'occasion. C'est donc le tour de *La Machine Infernale* de Jean Cocteau. Mars 1999 : la pièce est jouée, le matin, devant tous les camarades de l'école, le soir devant un public de parents et d'amis.

A vrai dire, je n'ai pas vraiment vu le spectacle, étant dans les coulisses, prête à souffler la réplique aux acteurs qui auraient eu une défaillance, aux prises avec le rideau de scène qui ne s'ouvre ni se ferme jamais au moment où on en a besoin... mais je crois pouvoir dire encore une fois : le spectacle était réussi !



Malgré les nombreux inconvénients : les interrogations croisées de matières incontournables, les élèves en difficulté scolaire ou même existentielle, les timides qui ne veulent pas dire plus de trois répliques maximum, les hyper-occupés qui ne peuvent venir aux répétitions qu'entre seize heures et seize heures et quinze, les susceptibles qui veulent un grand rôle ou rien du tout, les problèmes de prononciation, les affres de la mémorisation (Œdipe arrivera-t-il à la fin de la tirade de quinze lignes sans s'interrompre deux fois? - et ceci à quelques jours du spectacle...), les trois garçons sur seize filles pour une pièce où les rôles masculins sont inversement proportionnels, les emplois du temps impossibles, les bus à prendre à 17 heures pile, les répétitions sur une table de classe, les déplacements d'horaires à la dernière minute ...

Comme par miracle, les timides ne l'étaient plus, les *grands rôles* connaissaient par cœur leurs répliques les plus longues, les hyper-occupés étaient là, la scène était à eux. Ils ont joué, et bien joué, et c'était tout ce que nous désirions.

La voix aux élèves

« Dans les changements de scène il règne sur ces grands théâtres un désordre désagréable, et qui dure assez longtemps : toutes les décorations sont entremêlées ; on voit de toutes parts un tiraillement qui fait peine ; on croit que tout va renverser. Cependant peu à peu tout s'arrange, rien ne manque, et l'on est surpris de voir succéder à ce long tumulte un spectacle ravissant » : c'est ce que Rousseau dit, à un certain moment de ses *Confessions*, à propos de l'opéra italien. Et bien, notre spectacle a été pareil : un grand chaos pendant les répétitions à l'école, juste avant le spectacle et même pendant les entractes, mais, enfin, nous sommes parvenus à jouer *La Machine Infernale*, en nous amusant et espérant avoir amusé aussi nos spectateurs. Maintenant nous vous raconterons les dessous du spectacle ; donc comme le disait le Sphinx à l'acte 2 : « Chacun son tour ».

Federica Vielmi

Sur le choix des musiques et des costumes, on a discuté les après-midi, quand on répétait les scènes. Le metteur en scène, Guido Lamberti, nous a proposé des musiques pour les différentes scènes, comme par exemple *Carmina Burana* : cette musique ouvrait la pièce et nous plongeait dans l'atmosphère du spectacle. Nous, de notre côté, nous avons, en général, apprécié ce choix et nous aussi nous avons proposé quelques musiques, comme par exemple *No tengo dinero* : sur ces notes sont entrées en scène les deux danseuses. Guido Lamberti nous a fait voir nos costumes. Mais quels costumes !



Ils étaient trop colorés ou trop petits ou trop étranges ou trop extravagants. A la fin, après en avoir essayé différents types, chacun a trouvé quelque chose de plus agréable. Chaque acteur était entré dans son rôle.

Denise Donzel

«*Tu seras le fantôme !*» m'a-t-on annoncé. Moi, le fantôme ? Mais si on ne le voit, on ne l'entend presque pas ? C'est injuste : moi, j'aurais voulu jouer le rôle du Sphinx, de la jeune fille ou de Jocaste... et voilà que, maintenant, je me retrouve avec un drap blanc et quatre répliques à apprendre. En réalité, je n'avais pas imaginé que cela aurait pu être si intéressant. Le technicien, en effet, a créé des effets spéciaux magnifiques. D'abord il a projeté mon visage sur une toile au fond de la salle, puis il a enregistré ma voix, enfin il a fait de surprenants échos quand je parlais. Avant la représentation finale, j'ai vu le résultat. Bien étonnant : je me suis épouvantée en regardant le visage pâle et en écoutant la voix tremblante du fantôme, c'est-à-dire de moi-même !

Silvia Tagliaferri

(Jouer à faire la maman)

Dans notre pièce, il y avait un enfant de sept ans qui jouait le rôle du fils de la matrone, c'est-à-dire *mon fils*. J'ai beaucoup aimé jouer avec lui, car Andrea est sympathique, agité, spontané.

Pendant les répétitions, il m'a beaucoup frappée lorsque je me trompais de réplique et il s'exclamait : «*Tu t'es trompée, tu t'es trompée*». Mon visage est devenu tout rouge, je ne m'attendais pas à ces mots d'un enfant de sept ans : c'était incroyable ! Le moment où je me suis vraiment sentie maman a été pendant le spectacle quand, après avoir joué notre scène, j'ai dû changer ses vêtements.

Contrairement à tous les autres, Andrea, avant d'entrer en scène, n'était pas du tout nerveux. Mon instinct maternel est ressorti lors de la deuxième représentation, quand l'enfant est tombé par terre, et même si les autres ne s'en sont pas vraiment aperçus, moi j'ai eu très peur car je craignais qu'il se soit fait mal. Mais il a été très fort et a continué à jouer sans problème. La frousse ? Pour lui cela ne signifiait rien, mais pour sa mère...

Solange Mamone

«*Et la frousse ?*», «*Mais quelle frousse ?*» ... plutôt émotion, panique..., appelez-la comme vous voulez, une chose est sûre, malgré notre expérience théâtrale nous n'étions pas tranquilles, ni détendus ; on regardait à la dérobée, derrière les rideaux, vers le public à la recherche d'un visage ami : maman, papa... Mais quand le *Carmina Burana* du début de la pièce a commencé nos cœurs se sont mis à battre, comme quand on est interrogé et que la prof. nous regarde avec les sourcils froncés ! On avait envie de monter sur scène, même très envie, mais si quelqu'un nous avait trouvé une bonne excuse pour tout interrompre, nous aurions été plus soulagés. J'entendais Giovanni dire : «*C'est simple, c'est clair, je n'en peux plus*», le pauvre, l'attente le détruisait. Mais, à la fin, notre rôle nous l'avons bien joué, les autres aussi et, à la fin, sur scène, est resté seulement l'écho de la voix de Laius qui appelait «*Jocaste, Jocaste...*».

Maria Ciccoira



Un gros poids sur le cœur qui réunit toute la fatigue, l'agitation, la nervosité, l'envie de voir les effets de notre production, qu'on avait accumulé après de nombreuses semaines de travail : c'est l'état d'âme qui précède l'entrée en scène, où on trouve ramassés et amplifiés tous les sentiments qu'on a éprouvés. Cet état commence à s'affaiblir après l'entrée en scène, mais disparaît seulement quelques jours après le spectacle.

Francesca Peloso

Œdipe, le personnage principal, quel poids à porter, et surtout si on doit conclure le spectacle ! La fin d'un spectacle est très importante et donc... Quand on m'a proposé de jouer ce rôle, j'ai dit «*Pourquoi pas ?*», mais je n'ai pas pensé aux répliques, à la mémorisation, quel cauchemar pour une personne qui vit dans les nuages ! Mais voilà que tout s'est bien passé, j'ai hésité jusqu'à la fin, mais quand je suis monté sur scène tout m'est revenu en mémoire, quel soulagement ! La pièce s'est conclue parfaitement et même s'il y a eu des problèmes, personne ne s'en est aperçu, sauf une petite faute de mouvement...j'ai presque fait tomber Créon en descendant les escaliers...

Giovanni Pellizzeri

J'avais un rôle bien long à apprendre et cela n'a pas été facile de le mémoriser tout de suite. Les premières répétitions se passaient avec la feuille de la pièce à la main parce que ce n'était pas facile d'enchaîner tout de suite après le partenaire... Heureusement, le jour fatidique du spectacle, après tant d'après-midi passés à l'école à répéter à Œdipe qu'«*il ne faut pas de mensonges !*» et grâce au professeur qui était prête à nous souffler le nécessaire pour continuer, on a très bien réussi à nous débrouiller, malgré le trac et l'émotion d'avoir toute l'attention concentrée sur soi.

Annie Rollandin

«*Vous m'excuserez de rester sur mes gardes mais vous m'avez appris à me méfier de vos... fuses récinines !...*». Fuses récinines ! ? Mon regard cherche quelque visage ami derrière les rideaux. Ma langue s'est coincée entre mes dents ! C'est atroce ! Et celle-ci est une des petites fautes de diction que j'ai faites lors des représentations de notre pièce. Je me suis tout de suite rendu compte de mon erreur, c'est pour cela que le public n'a pas ri (s'est-il peut-être retenu ?). Mes copains, par contre, riaient dans les coulisses, et j'avais envie de rire aussi. Mais je suis resté immobile, le regard fixe, je ne suis pas tombé devant mes *fuses récinines*. Qu'est-ce que j'avais voulu dire ? Qu'étaient ces *fuses* et pourquoi étaient elles *récinines* ? Le premier qui devinera peut m'écrire.

Pascal Roveyaz

Un après-midi comme les autres, Guido est arrivé en nous proposant quelque chose qui aurait rendu notre pièce un peu spéciale en frappant le public : l'enregistrement. De quoi s'agissait-il ? C'est très simple : on aurait dû, un après-midi, aller dans une salle d'enregistrement pour créer des effets spéciaux avec nos voix. L'idée semblait super, mais on n'aurait jamais cru qu'un enregistrement aurait pu être si difficile ! En premier, ce fut le tour de Silvia ; je pense qu'elle a répété l'unique phrase qu'elle jouait



dans la pièce au moins une quinzaine de fois et, en plus, le metteur en scène a dû couper le « eeeeeeeee » de *Jocaste* qu'en français on ne prononce pas et auquel Silvia avait donné tellement d'importance. Puis, ce fut mon tour et cela ne fut pas plus facile : avant je n'arrivais pas à donner l'intonation, après j'avais trouvé la bonne intonation, mais au lieu de dire « *Et l'Anubis ouvrirait ses machoires de loup* » j'ai dit « *Et l'Anubis ouvrirait ses mouchoirs de loup* » et voilà qu'il fallait à nouveau tout recommencer. Pascal et Federica n'ont pas eu plus de succès car, pour une raison ou pour une autre, ils ont dû répéter leurs scènes au moins une dizaine de fois. Mais, enfin, le résultat final fut très apprécié.

Christian Mammoni

Jouer une pièce... c'est fantastique, mais la chose qui terrorise le plus ce sont les défaillances. Rester sur scène là, la bouche ouverte et ne plus savoir quoi dire, ne pas se souvenir d'un geste et s'en souvenir seulement à la fin et donc le faire à toute vitesse au dernier moment, ce sont les choses qui nous terrorisent le plus, mes camarades et moi. Mais quand on est sur scène, par miracle, tout va bien. Oui, on a fait des fautes, on a oublié des répliques, on a eu un moment de panique avec un rideau que ne voulait pas s'ouvrir, un enregistrement n'est pas parti au moment voulu, mais, enfin, tout a très bien marché. Parfois, même une faute peut être sympathique aux yeux des spectateurs, surtout quand le public est composé de nos parents, toujours bien disposés envers leurs petits *Molières*.

Michelle Bérard

C'est notre tour ! Après quelques secondes de panique pour sortir au bon moment et au bon endroit des coulisses, tout s'est bien passé. On s'est rappelé les répliques, on a parlé d'une voix forte et claire... soupir de soulagement, il n'y avait plus qu'à sortir. Laura s'est dirigée vers le rideau et... ici ont commencé les problèmes : on ne trouvait plus la sortie. Panique. Que faire ? Qui sait ! Tout le monde riait. Quelle honte ! Pendant des secondes interminables, Laura fouillait le rideau avec un air perdu et puis même Nicole est allée lui donner un coup de main en empirant la situation. Nous ne reportons pas les gros mots, vous pouvez les imaginer ! Personne ne nous aidait. C'était pire qu'une farce, les spectateurs continuaient tous à rire ; puis, comme par magie, le rideau s'est ouvert. Finalement nous avons réussi à sortir. Et la tragédie a pu recommencer !

Nicole Favre - Nicole Notari

Les spectateurs qui sont assis et attendent de voir le spectacle ne connaissent pas les émotions que les acteurs ont avant et pendant la représentation. Ce sentiment est la peur mêlée à l'inquiétude. Quand on attend le moment d'entrer en scène qui est toujours plus proche, les jambes et la voix commencent à trembler, le cœur bat vite-vite, mais quand on entre en scène tout se calme, le public est là et t'attend, alors la peur est remplacée par l'inquiétude de se tromper. Mais, heureusement, il y a le souffleur qui nous rassure. Quand mes copains entrent en crise et perdent la réplique, moi j'arrive, je cherche à souffler, pas très fort parce que le public peut entendre, pas trop doucement parce que l'acteur peut ne pas comprendre et donc cela n'est pas si facile. Le souffleur semble, au public, un personnage pas tellement important, mais en réalité c'est un rôle fondamental. Moi, je l'ai fait deux fois : l'année passée avec *La Leçon* et cette année avec *La Machine Infernale*. Mais, je peux le dire, mes copains ont été trop bons, ils ne se sont presque jamais trompés.

Ambra Prella



Nous avons passé plus d'un mois, avant le spectacle, à préparer psychologiquement notre futur public : ceux qu'on oblige (les copains le matin), ceux qui se sentent obligés (les parents) et ceux que nous obligeons à venir nous voir tout en les avertissant que « *nous ne sommes pas préparés, nous ne connaissons pas les répliques, nous ne sommes pas des acteurs...* ». Quand le jour X est arrivé on n'a pas compris tout de suite : les visages du public étaient dans l'ombre, dans l'obscurité totale. Un silence inquiétant accompagnait notre représentation. Personne ne bougeait, c'était un public fantôme. Excès de concentration ou sommeil ? Tout de même, quand, en tant qu'ivrogne, j'ai jeté de l'eau froide en plein visage des spectateurs aux premiers rangs, j'espère les avoir réveillés. On l'a compris seulement après, une fois les rideaux fermés : c'était un succès ; on les a étonnés : « *Mais vous n'étiez pas prêts, vous ne connaissiez pas les répliques, vous n'étiez pas des acteurs... !* ».

Elena Tartaglione

(Une note d'humorisme dans la tragédie)

Tout se passait bien, on se disait « *pour le moment nous n'avons pas fait beaucoup de fautes* », mais nous l'avons dit trop tôt. Une petite fille toute noire avec sa voix bien travaillée, après avoir dit sa phrase, se disait : « *Ab ! C'est terminé, je peux m'en aller* ». Quelle illusion ! Elle devait ouvrir le rideau, c'était facile, mais elle n'a pas trouvé le trou pour pouvoir s'en aller. Son cœur a commencé à battre, elle voulait se mettre à pleurer, alors elle a pensé que, derrière elle, il y avait deux autres petites filles noires qui pouvaient l'aider. Quel désastre, elles n'ont pas réussi à ouvrir le rideau ! Après deux minutes de panique, pendant lesquelles on entendait partout des éclats de rire, quelque âme prise de pitié a ouvert un peu le rideau pour nous faire passer. Qu'est-ce qu'on peut dire de ce triste événement : une note d'humour dans la tragédie.

Laura Squillaci

Pour la première fois, nous avons tous été d'accord pour faire quelque chose ensemble. Généralement, c'est difficile, en classe, de s'entendre avec tous les camarades et d'avoir à peu près les mêmes opinions ; mais, cette fois-ci, le projet théâtral nous a appris à nous supporter un peu mieux et à travailler ensemble pour un résultat final. Chacun a joué son rôle !

Linda Cappa

Notre passion pour le théâtre est née en classe de V^{ème}, lorsqu'on a commencé à lire des pièces à haute voix pendant les cours, une heure par semaine ; avant, presque personne parmi nous n'avait l'habitude de lire des pièces théâtrales, surtout en français.

L'idée de mettre en scène une pièce nous est venue à l'esprit seulement l'année suivante, après avoir lu en classe *La Machine Infernale* de Jean Cocteau. On aurait bien aimé jouer cette pièce car elle nous avait beaucoup plu, au point que, même pendant la lecture en classe, il y avait quelqu'un parmi nous qui lisait en posant la voix, comme s'il était en train de jouer. Pourtant, commencer par une tragédie aurait pu être au-delà des possibilités d'une classe qui n'avait aucune expérience théâtrale ; c'est ainsi que nous avons décidé de mettre en scène un drame comique, *La Leçon* d'Eugène Ionesco, en nous réservant pour jouer *La Machine Infernale* l'année suivante, propos que nous avons en effet maintenu.

Toute la classe a beaucoup aimé cette expérience et l'a démontré en s'y appliquant



avec enthousiasme, malgré quelques problèmes, qui ont quand même été résolus et qui n'ont pas ralenti notre travail. Je crois que nous avons obtenu de bons résultats, surtout en tenant compte du fait que nous n'avons aucune expérience théâtrale et que tout le monde était toujours occupé pendant l'après-midi, d'où la difficulté d'organiser les répétitions.

Entre les deux spectacles, du point de vue *technique*, *La Machine Infernale* a été sans doute le mieux réussi, car nous avons eu l'aide précieuse d'un metteur en scène professionnel qui a organisé aussi quelques effets spéciaux.

Pourtant, moi, j'ai mieux aimé la mise en scène de *La Leçon*, peut être parce que le fait d'organiser le spectacle tous seuls, nous et notre professeur de français, nous a poussés à trouver une solution originale pour chaque problème, en utilisant toute notre fantaisie. De plus, je trouve très difficile de jouer une pièce sérieuse en donnant au public l'impression d'être spontanée et tout à fait à l'aise sur la scène, tandis que, dans une pièce comique, même s'il faut toujours maintenir la concentration, on peut s'amuser avec les spectateurs.

En tout cas, je pense que cette expérience a été très positive car il ne suffit pas de lire seulement les pièces théâtrales ; pour les comprendre, il faut les mettre en scène, ou, si cela n'est pas possible, au moins les voir représentées. En effet, Molière avait raison lorsqu'il disait : « *Je n'écris pas pour les yeux, j'écris pour les oreilles* ».

Federica Caneparo

« *Qui les recueillera, qui s'en chargera ?* », « *La gloire* », « *Dit plutôt : la honte, le déshonneur...* », « *Qui sait ?* ».

Maintenant, deux mois après la représentation, on peut dire que ce qui nous a vraiment recueillis a été la gloire, l'admiration des spectateurs de la pièce.

Nous avons eu des problèmes, c'est vrai, mais nos efforts ont été vainqueurs.

Nous avons eu des moments de crise, des minutes de panique totale, comme mes camarades l'ont décrit, mais la volonté de triompher au théâtre Giuseppe Giacosa nous a guidés le long du parcours vers la *gloire*.

On a reçu des critiques aussi, mais la satisfaction qui nous a saisis, après la pièce, a été la chose la plus importante, la plus satisfaisante. Je pourrais enfin dire que

« *Les secrets les plus secrets se livrent un jour à celui qui les cherche* » ; le secret, pour nous, a été le fait que nous puissions, à l'école, créer quelque chose d'intéressant, et j'espère répéter cette expérience fantastique.

Natalia Carollo

1

Guido Lamberti, da quanto tempo lavori nel teatro e perché lavori a scuola?

Mi occupo di teatro da 30 anni, e da alcuni anni mi occupo di teatro con i ragazzi. Amo moltissimo lavorare nella scuola: è una scelta che ho fatto già da tempo e che fin dall'inizio mi ha sempre dato soddisfazioni enormi. Ogni volta che sto con un gruppo di bambini o di giovani, mi sento vivo; tutto ciò che si fa insieme è pieno di vivacità, curiosità e soprattutto è sempre imprevedibile.

D'altra parte penso che scuola e teatro possano convivere benissimo e senza grandi problemi; se ci pensi solo per un attimo, ti accorgi subito che facendo teatro puoi fare scuola e viceversa.

2

Scusa, cosa significa questa frase?

Semplice: che facendo teatro puoi facilmente inserire nell'attività tutte le discipline scolastiche, senza escluderne alcuna; e che facendo scuola fai teatro: pensa a quando l'insegnante si mette in relazione con i suoi allievi e viceversa, pensa alle interrogazioni individuali o di gruppo, pensa alle discussioni, ai giochi, ...

3

Da anni si parla di inserire il teatro nella scuola come una normale disciplina curricolare; cosa pensi di questa proposta?

Penso che da anni siamo in tanti ad aspettare che questo avvenga!

4

Tu lavori indistintamente con alunni delle elementari e con ragazzi più grandi. Con chi ti trovi meglio? Che differenza c'è nel lavoro?

Molto sinceramente devo dirti che mi piace moltissimo lavorare sia con i bambini che con gli adolescenti; si fanno esperienze meravigliose con entrambi.

Certo l'approccio iniziale e il tipo di lavoro sono diversi; soprattutto i tempi non sono gli stessi.

Con i bambini è più semplice creare l'atmosfera giusta fin dal primo incontro; più sono piccoli meno timori hanno, sono più spontanei e si lasciano coinvolgere senza paura.

Con gli adolescenti all'inizio è più dura: d'altra parte io sono un adulto e un estraneo, propongo loro di fare qualcosa di troppo diverso dal solito e in più con modalità che spesso non conoscono e che possono essere destabilizzanti. Inoltre, teniamolo presente, chiedo loro tempo anche al di fuori dell'orario scolastico.

E' normale che in questa situazione sia più complesso "entrare in sintonia".

Ma quando quel "qualcosa" scatta, ti assicuro che tutto fila che è una meraviglia.

Mentre per i bambini tutto rimane ancora un gioco, i ragazzi possono riuscire a produrre lavori a livelli molto alti, direi addirittura da professionisti.

5

Quali "patti" fai con i ragazzi prima di iniziare un lavoro a scuola?

Mi preoccupo, fin dall'inizio, di dimostrare la stima e il rispetto che nutro nei loro confronti. Penso che sia fondamentale. Quando stima e rispetto sono ricambiati, e, non per vantarmi, ma fin'ora è sempre successo, il resto viene per conto suo: è facile trovare gli accordi sui tempi, sulle modalità di procedere, sui materiali da procurare; in certi casi mi è successo di entrare talmente in sintonia con i ragazzi, che bastava guardarci per capire al volo cosa volevamo dirci!

E poi, lasciamelo dire, stima e rispetto, rimangono per sempre: sono così fiero di ritrovarli nei ragazzi che incontro per caso, dopo tanti anni che non ci vediamo!

6

Quali difficoltà trovi con gli insegnanti?

Tutti, indistintamente, chi più chi meno, all'inizio sono diffidenti. Ma è normale: loro hanno un programma scolastico da rispettare, dei colleghi con cui lavorare e dei genitori a cui rendere conto. Anche se sono interessati all'attività che propongo, non

7

Quale livello di scuola si adatta più facilmente alle tue esigenze?

possono essere sicuri del risultato finale che otterremo; li capisco ed è per questo che mi preoccupa di rassicurarli fin dall'inizio.

Poi, man mano che il lavoro procede e i risultati cominciano a concretizzarsi, anche loro si lasciano andare all'entusiasmo.

Ci tengo a sottolineare una cosa che mi pare molto importante: tutti gli insegnanti con cui ho lavorato, di qualsiasi ordine di scuola si tratti, dedicano a questo lavoro tantissimo tempo e soprattutto tempo al di fuori dell'orario di servizio.

La maggior parte delle volte sono io che mi adatto a loro, mi pare ovvio.

Lo ritengo un dovere da parte mia, visto che la mia professione prevede che sia io che mi inserisco in una struttura con attività già organizzate.

Ogni volta, comunque, mi stupisco come questo riesce ad accadere facilmente, soprattutto dove ci sono i bambini più piccoli.

8

In quale misura, secondo te, fare teatro facilita il processo di accoglienza nella scuola?

È difficile rispondere a questa domanda perché non è facile parlare delle emozioni che nascono in un gruppo.

A mio parere, fare teatro significa stare insieme per costruire qualcosa di concreto. Stare insieme significa accettare l'altro, ma per accettare l'altro prima occorre accettare se stesso.

Praticamente, fare teatro, e qui parlo in particolare pensando agli adolescenti, vuol dire "mettersi in gioco" come di solito non è previsto fare durante le normali attività scolastiche. Qui devi avere il coraggio di proporre e di proporti, ma anche di accettare di non essere accettato; devi ammettere di sbagliare e di essere criticato o ...addirittura deriso se dici stupidaggini. Devi accettare di passare in secondo piano anche se sei abituato ad essere al centro dell'attenzione.

Quando questo avviene, è più facile accettare i compagni di classe, soprattutto quelli con i quali prima sembrava impossibile avere qualcosa in comune.

Perché fare teatro dà a tutti la possibilità di "tirare fuori" qualità che di solito è difficile fare emergere: non occorrono solo memoria di ferro, buona presenza e capacità di porsi agli altri. Servono fantasia, creatività, prontezza di riflessi, spirito di adattamento, capacità manuali, senso pratico, ...

E alla fine, quando i ragazzi si rendono conto che solo mettendo insieme queste diverse capacità potranno fare teatro, il miracolo avviene: rimangono le differenze, ma si è costituito il "gruppo classe".

9

Cosa pensi dell'esperienza fatta con i ragazzi e le ragazze del Liceo classico di Aosta?

È stata una esperienza incredibile per molti motivi.

Prima di tutto perché per tutti loro era la prima volta che potevano impegnarsi in un lavoro di questo genere e organizzato in modo così complesso; all'inizio erano piuttosto spaesati e spaventati, soprattutto per l'impegno notevole di tempo che fin da subito ho chiesto loro. Si sa che sono studenti che la scuola impegna moltissimo anche oltre l'orario scolastico. E poi, siamo sinceri, era una classe composta da elementi molto diversi tra loro: non ci sono mai stati scontri plateali, ma gli attriti esistenti si notavano chiaramente.

Ma col passare del tempo, come d'altronde succede sempre, l'abbiamo già detto prima, il "miracolo" è avvenuto anche con loro: ciascuno ha potuto riscoprire se stesso e i compagni.

Mettere in scena la "*Machine infernale*" è stato un lavoro difficile, complicato e faticoso per tutti.

I ragazzi si sono impegnati con serietà ed entusiasmo pari a dei professionisti, ma hanno saputo aggiungere qualcosa in più: freschezza e tanta autoironia.

Hanno saputo fare del "teatro in classe" un vero "teatro di classe".